

CHAPITRE III

L'EXPERIENCE VECUE

La formationDe l'enfance vers la jeunesse

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société, la femelle humaine; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin.¹

La vraie femme est un produit artificiel que la société fabrique; dès que la petite fille ouvre les yeux sur le monde, elle découvre que son papa et sa maman n'ont pas le même rôle, que les femmes n'agissent pas comme les hommes; ensuite l'éducation que lui imposent non seulement son père et la société mais aussi sa mère, plus les expériences qu'elle y fait, tout la forme, dès le départ, dans la situation de l'"Autre". Simone nous présente les étapes du développement de cette "fabrication" de la féminité chez la femme.

Psychologiquement, dès la naissance, le corps devient pour les filles et garçons le rayonnement de la subjectivité, l'instrument pour la compréhension du monde. C'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. En créant leur "moi", les filles et les garçons passent de façon analogue les

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 285.

stades du développement inconscient du plaisir : dans le stade oral ou ils tirent le plaisir de manger, le stade anal où les satisfactions pour des fonctions excrétoires sont analogues, à l'égard de la phase génitale, ils explorent leurs corps avec la même curiosité et la même indifférence. Tous les deux se tournent vers la mère. Ils manifestent la même conduite, ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Alors, on peut en conclure qu'à chaque niveau du développement chez les enfants, la situation donnée par la nature pour les filles n'est pas tout à fait différente des garçons. Sans l'intervention des autres dans la vie de l'enfant, le résultat serait donc :

Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles, il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux.¹

Mais en vérité, c'est dès le commencement de sa première année qu'apparaît une menace de l'influence extérieure chez la fille. Vers l'âge de six mois environ, on voit se manifester les mimiques chez les enfants. Cette perspective peut être expliquée par leur désir de s'identifier dans ce monde. Au moment du sevrage, l'enfant découvre la solitude, le délaissement dans ce monde étranger. Il essaie de le compenser en aliénant son existence dans l'image dont on fondera la réalité et la valeur, l'image de la place qu'on accordera dans le monde. L'enfant affirme son identité en confondant son moi avec le reflet qu'il reçoit autour de lui. Sa situation à ce moment-là est la suivante :

Il est déjà un sujet autonome qui se transcende vers le monde : mais c'est seulement sous une figure aliénée qu'il se rencontrera

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 286.

lui-même.¹

En même temps, pour se confirmer comme un être, il lui faut aussi se faire justifier par le suffrage d'autrui. Voilà pourquoi la séduction est nécessaire chez l'enfant. En luttant contre le délaissement, il nie la séparation avec sa mère et, en même temps, tente aussi de séduire les autres. Les adultes lui apparaissent comme des dieux. Et c'est dès ce moment-là où tous les parents et les adultes ont tant de pouvoir sur lui qu'arrive l'éducation pour diviser le sexe.

On fabrique la féminité chez les filles comme on fabrique d'ailleurs la masculinité, la virilité. Le petit garçon, on l'encourage dans le chemin difficile. Il veut dominer, combattre et on le laisse faire. Au contraire, on dit à la fille d'être mignonne, jolie, on favorise sa coquetterie. Donc à travers ce destin imposé par leurs éducateurs et par la société, les manières de se faire exister pour les autres chez les filles et les garçons sont tout à fait différentes. On encourage le garçon à se poser pour soi :

Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles.²

Mais pour la fille, c'est autre chose :

Il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son "être-autre", on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté, ainsi se noue un cercle

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 288.

² Ibid., p. 303.

vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui des ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet.¹

Par son sexe, le petit garçon se projette en avant. Il se recherche dans le pénis en tant que sujet autonome. Tandis que chez la fille, les organes sont tabous et en compensation, on lui met entre les mains la poupée, la chose passive, inerte par laquelle on l'encourage à s'aliéner dans sa personne tout entière. Ce jouet a un effet important sur la mentalité de la fille car elle se pense elle-même comme une merveilleuse poupée. En plus le rôle du jouet présente aussi la formation de sa vie dans l'avenir. Simone a résumé ainsi ce phénomène :

En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. Tout les enfants essaient de compenser la séparation du sevrage par des conduites de séduction et de parade ; on oblige le garçon à dépasser ce stade, on le délivre de son narcissisme en le fixant sur son pénis, tandis que la fillette est confirmée dans cette tendance à se faire objet qui est commune à tous les enfants. La poupée l'y aide, mais elle n'a pas non plus un rôle déterminant ; le garçon aussi peut chérir un ours, un polichinelle en qui il se projette ; c'est dans la forme globale de leur vie que chaque facteur : pénis, poupée, prend son poids.²

Il est étonnant de découvrir que la personne qui joue le rôle de premier plan dans cette évolution dès les premières années de la fille est la mère, la femme elle-même. Michelet a dit " Une des malédictions qui pèse sur la femme, c'est que dans son enfance, elle est abandonnée aux mains des femmes. "³ La mère transforme sa propre enfant

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 304.

² Ibid., p. 303.

³ Ibid., p. 305.

en une femme semblable à elle, elle lui projette sa propre destinée. Simone fait remarquer que ce fait est une manière de revendiquer sa féminité et aussi celle de se venger chez la mère. Mais généralement, elle le fait pour aider sa fille à être accueillie le plus aisément par la société. Donc on verra rapidement apparaître dans l'avenir comme la mère et les aînées, un successeur de la femme "servante et idole". Elle va imiter sa mère. Elle l'aide à s'occuper des tâches domestiques car elle croit que cela est aussi son destin. Elle est flattée de jouer le rôle d'une "petite-mère".

Plus l'enfant mûrit, plus la supériorité masculine s'affirme :

C'est lui qui nourrit la famille, il en est le responsable et le chef. Habituellement il travaille dehors et c'est à travers lui que la maison communique avec le reste du monde : il est l'incarnation de ce monde aventureux, immense, difficile et merveilleux ; il est la transcendance, il est Dieu.¹

La fille sait bien qu'un jour elle deviendra une femme toute puissante comme sa mère mais jamais, elle ne sera souveraine comme son père. Donc en même temps que le garçon, assuré de la supériorité paternelle, la saisit à travers le sentiment de rivalité, la petite fille la subit avec une admiration impuissante. Plus son univers s'élargit, plus elle se sent enfermée, limitée, dominée par l'univers mâle.

... si haut qu'elle se hisse, si loin qu'elle s'aventure, il y aura toujours un plafond au dessus de sa tête, des murs qui barreront son chemin. Les dieux de l'homme sont dans le ciel si lointain qu'en vérité, pour lui, il n'y

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 312.

a pas de dieux : la petite fille vit parmi des dieux à face humaine.¹

C'est parce que la religion, la littérature enfantine, la mythologie et les contes qu'on lui enseigne sont créés par l'orgueil et le désir des hommes que la fillette rêve dans les nuages des anges, des héros masculins. Elle apprend que pour être heureuse, il faut être aimée par l'homme. Et pour être aimée, il lui faut la beauté. Pour avoir un amant, elle ne rêve pas de faire des actions pour posséder : de prendre, de pétrir, de violer, mais "elle est attente et appel."

Ce rêve de passivité lui révèle avec évidence son corps comme un objet destiné à un autre; elle ne veut connaître l'expérience sexuelle que dans son immanence.²

Dès l'âge de 9 ou 10 ans, elle rêve d'être une dame : elle s'amuse à se maquiller, à mettre un corsage...

Pourtant, il y a aussi des filles qui se révoltent contre leur situation dans l'avenir. Certaines essaient d'échapper à la servitude féminine et se vouent au sport, à l'étude, elles essaient de rivaliser avec les garçons et mènent une conduite qui les fera appeler "des garçons manqués". Elles se plaignent de leurs vêtements incommodes qui gênent leur liberté de mouvement. Souvent cette révolte se présente dans leurs rapports avec la famille: "elles cherchent à briser leurs liens avec la mère" et "voudraient accaparer l'amour du père."³ Mais plus elles grandissent, plus elles s'habituent à croire que dans

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 327.

² Ibid., I : 362.

³ Ibid., p. 325.

ce monde, aucune conquête ne leur est permise, leur destin ne dépend que du plaisir des hommes. Elles seront épouses, mères, grands-mères. Cette lutte perd de plus en plus sa force et est remplacée par une attitude de passivité. L'apparition des règles menstruelles accentue sur la fillette son destin de femme.

La jeune fille

La puberté transforme le corps de la jeune fille; elle devient plus fragile que naguère. **A** ce moment elle doit affronter tous les troubles biologiques et psychiques. La crise menstruelle est douloureuse et le trouble dans sa conscience la bouleverse et l'étouffe.

... nerveuse, irritable, il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation; le contrôle du système nerveux et du système sympathique par les centres n'est plus assuré; les troubles de la circulation, certaines auto-intoxications font du corps un écran qui s'interpose entre la femme et le monde, un brouillard brûlant qui pèse sur elle, l'étouffe et la sépare : à travers cette chair dolente et passive, l'univers entier est un fardeau trop lourd. Oppressée, submergée, elle devient étrangère à elle-même du fait qu'elle est étrangère au reste du monde.

Son corps lui est suspect. Le cycle menstruel est ressenti comme une maladie et il semble que son corps est malade. Simone appelle ce phénomène "les maladies imaginaires". La perspective dans laquelle elle est saisie par cette situation biologique l'enferme dans la malédiction et cause sa résignation des affaires conquérantes, des jeux violents dans la vie mondaine. Le rôle de ces conduites conquérantes est important parce qu'il est une chance suprême pour confirmer à travers son corps la souveraineté sur la terre. "N'avoir plus confiance

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 373-374.

en son corps, c'est perdre confiance en soi-même. "1 Voilà le point de départ de la faiblesse chez la femme. Tandis qu'on laisse les garçons développer par des jeux brutaux leur volonté de puissance, la situation des filles n'est pas meilleure que celles des Français pendant l'occupation car " leur subjectivité n'avait plus le moyen de s'exprimer concrètement, elle n'était qu'un phénomène secondaire ".² Elles ne croient pas à la force de leurs corps mais acceptent la résignation et se fondent dans les ordres donnés qui pèsent sur elles.

Ecartant la fille des activités mondaines, on lui propose traditionnellement sa seule destinée : le mariage; unique carrière honorable pour elle et sa seule gloire. Ses études ne sont jamais prises tout à fait au sérieux. Elle n'ose pas viser trop haut car les triomphes sont réservés aux hommes. Si elle réussit, on dit " c'est bien pour une femme", elle n'est qu'une "petite avocate ", une "petite ceci ou cela " et finalement on lui demande d'abandonner son travail pour s'occuper des enfants. En plus malgré ses tâches intellectuelles ou professionnelles, on exige qu'elle cumule ces charges avec celles qu'implique sa féminité. Etudiante ou employée, elle doit s'occuper des travaux ménagers. Si elle commence à comparer sa situation à celle de son frère, elle se révoltera. Cependant, elle trouve beaucoup de difficulté à s'affranchir de cette situation car ni la famille ni les mœurs ne favorisent son effort.

L'angoisse naît chez la fille à ce stade. Elle ne veut plus être enfant et en même temps elle ne peut pas accepter son avenir, son

¹Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe , I : 377.

²Ibid., I : 376.

destin donné par la société. Désespérée de lutter contre le monde, elle se borne à fuir la réalité. Elle se tourne vers le monde du rêve, vers la magie. Voilà comment naît le culte solitaire.

Elle s'enferme dans une solitude farouche; elle refuse de livrer à son entourage le moi caché qu'elle considère comme son vrai moi et qui est en fait un personnage imaginaire.

Et dans son rêve :

La jeune fille préfère à l'aventure le merveilleux; elle répand sur choses et gens une incertaine lumière magique. L'idée de magie, c'est celle d'une force passive; parce qu'elle est vouée à la passivité et que pourtant elle souhaite le pouvoir, il faut que l'adolescente croie à la magie, à celle de son corps qui réduira les hommes sous son joug, à celle de la destinée en général qui la comblera sans qu'elle n'ait rien à faire.²

La compensation de sa frustration à partir de la condition réelle se manifeste dans son caractère : elle aime faire des histoires, jouer la comédie. Elle ne veut pas s'engager dans la vie nouvelle donc elle ne fait rien. C'est parce qu'elle ne fait rien "qu'elle n'a rien, qu'elle n'est rien."³ Alors elle a besoin de quelque chose pour combler ce vide, elle invente l'histoire. Electre de Giraudoux est un exemple de la femme à histoires.

On peut remarquer qu'en même temps que le garçon se tourne vers des buts extérieurs, il se bat, il lutte, il invente, la fille se plonge de plus en plus en elle-même. Elle se présente en marge du monde et cela accable toujours son état d'"Autre". Elle s'affirme au dessus du

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 389.

² Ibid., I : 390.

³ Ibid., p.414.

reste de l'humanité mais en existant dans ce monde, il lui faut un guide. Beaucoup de jeunes filles s'entêtent longtemps à poursuivre leur rêve à travers le monde réel. Elles cherchent un homme qui leur semble supérieur, un Sujet absolu.

Plus la jeune fille mûrit, plus elle désire se poser comme un individu autonome. Elle commence à songer beaucoup plus au mariage qu'à l'amour. Elle souhaite avoir en ce monde une situation stable, commencer à mener sa vie de femme. Au lieu de rester sous l'autorité de sa mère dans la vie ménagère, elle peut fonder son propre foyer, avoir son propre enfant. Elle rêve d'être comme sa mère, la reine de la maison et attend sa soumission au destin qu'elle a déjà refusé.

Détachée déjà de son passé d'enfant, le présent ne lui apparaît que comme un transition, elle n'y découvre aucune fin valable mais seulement des occupations. D'une manière plus ou moins déguisée, sa jeunesse se consume dans l'attente. Elle attend l'Homme.

Les différentes étapes, de l'enfance à l'adolescence, explicitent assez nettement le principe de base de Simone de Beauvoir, évoqué dès le début de ce chapitre. "On ne naît pas femme, on le devient." C'est le postulat du "Deuxième Sexe" qui semble le plus important, le plus chargé de conséquences : la femme n'existe pas, elle est créée de toutes pièces, comme nous l'avons vu, par sa formation, son éducation, sa situation.

Pour soutenir les affirmations de Simone de Beauvoir, Serge Julienne-Caffie présente les travaux ethnologiques de Margaret Mead sur trois sociétés primitives voisines de Nouvelle Guinée :

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 371.

(Elle) s'était fixé pour tâche une étude des conditionnements de la personnalité sociale de chaque sexe, dans l'espoir qu'elle jetterait quelque lumière sur la différence entre hommes et femmes. Je partageais, dit-elle, la croyance générale de notre société qu'il existait un tempérament lié au sexe, et qui pouvait, au plus, n'être que déformé ou détourné de son expression normale. J'étais loin de soupçonner que les tempéraments que nous considérons comme un sexe donné peuvent n'être que de simples variantes du tempérament humain et que c'est l'éducation qui, avec plus ou moins de succès et selon les individus, permet aux hommes ou aux femmes ou aux deux, de s'en approcher.¹

Au terme de ses recherches, la masculinité ou féminité sont apparues comme le résultat logique d'une soumission historique aux intérêts sociaux du groupe.

Nous sommes obligés de conclure que la nature humaine est éminemment malléable, obéit fidèlement aux impulsions que lui communique le corps social. Si deux individus appartenant chacun à une civilisation différente, ne sont pas semblables (et le raisonnement s'applique aussi bien aux membres d'une même société) c'est, avant tout, qu'ils ont été conditionnés de façon différente particulièrement au cours de leurs premières années.²

Ainsi d'après Margaret Mead, il n'y aurait pas de "nature féminine" puisque certaines attitudes typiquement féminines telles la passivité, la sensibilité peuvent être typiques des hommes d'une tribu.

Cependant si beaucoup de critiques acceptent qu'il y a un vice évident à la base de l'éducation des filles, vice fondamental provenant de ce que la mère, en élevant sa fille, perpétue à son insu

¹ Margaret Mead, Moeurs et sexualité en Océanie, cité par Serge Julienne-Caffié, Simone de Beauvoir, p. 89.

² Ibid., p. 91.

la "chaîne" d'infériorité, dans laquelle elle-même a été enfermée par sa propre mère, les avis sont partagés au sujet de l'existence (ou de la non-existence) d'une différence essentielle, d'une différence de nature entre l'homme et la femme. Par exemple Emmanuel Mounier évoque la possibilité d'une "Nature", d'une "Essence" féminine qui serait fondamentalement différente de celle de l'homme (dans Esprit décembre 1939). Quant à Geneviève Gennari, elle a donné une remarque sur ce point :

Même en supposant une fille élevée sans complexes, abordant l'adolescence en pleine possession de ses moyens, il est certain qu'elle sera divisée contre elle-même en s'engageant dans une vocation simplement alors que, pour le garçon, la vocation professionnelle et la vocation familiale sont deux buts parallèles qui ne se contrarient pas.¹

La femme mariée

Simone de Beauvoir est sévère pour le mariage, à travers les cent vingt cinq pages qu'elle consacre à ce sujet, elle condamne formellement cette institution. Elle reconnaît que le mariage est la destinée traditionnelle de la femme : "La plupart des femmes, aujourd'hui encore, sont mariées, l'ont été, se préparent à l'être ou souffrent de ne l'être pas".² Mais elle oppose l'amour, ce don gratuit, le plus généreux qui soit, et le mariage conçu comme une fonction économique et sociale.

Le principe du mariage est obscène parce qu'il transforme

¹ Geneviève Gennari, Simone de Beauvoir (France Editions Universitaire 1955), p. 90.

² Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 9

en droits et devoirs un échange qui doit être fondé sur un élan spontané.

Dans le mariage, "la femme est donnée au mâle par d'autres mâles." Elle apparaît comme absolument passive. Elle est mariée, donnée par ses parents. Elle ne prend rien. Pour les garçons, c'est différent: "Ils se marient, ils prennent femme. Ils cherchent dans le mariage une expansion, une confirmation de leur existence, c'est une charge qu'ils assument librement."²

Pour la femme, le mariage est un destin. Dans notre société tout la pousse dans le sens du mariage. On constate que la culture, la tradition et les moeurs se relaient pour faire pression sur la jeune fille pour l'encourager au mariage. En se mariant, elle croit obtenir la dignité d'être humain, d'être élue entre toutes les femmes. C'est "la seule justification sociale de son existence." Voilà pourquoi les mères, les aînées, les hebdomadaires féminins enseignent avec cynisme aux jeunes filles l'art d' "attraper" un mari comme "le papier tue-mouches attrape les mouches; c'est une "pêche", une "chasse", qui demande beaucoup de doigté : "ne visez ni trop haut ni trop bas; ne soyez pas romanesques, mais réalistes; mêlez la coquetterie à la modestie; ne demandez ni trop ni trop peu..."³ On essaie de la pousser vers la réussite dans ce projet fondamental qu'on destine à toutes les femmes.

Les jeunes filles qui ont reçu une éducation stricte et fermée,

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 9.

² Ibid., II : 14.

³ Ibid., p. 21.

voient dans le mariage un moyen de se libérer de l'emprise familiale, de la tutelle des parents. Sur ce point, c'est une réussite; mais la nouvelle situation n'est pas aussi agréable que celle qui est souhaitée. L'image de la vie de ces filles est clarifiée par Simone elle-même:

Elles se marient à 20 ans dans l'enthousiasme. Elles croient aller vers la liberté. Elles croient aussi trouvé un remède à la solitude. Les enfants, c'est un plaisir. A 30 ans, elles se retrouvent avec la charge des enfants et leurs problèmes, conditionnées, dévorées. A 40 ans, elles n'ont plus le temps. Une reconversion demande une énorme énergie et encore leur insertion dans le monde du travail n'est-elle pas toujours bien intéressante.¹

Malgré la glorification sociale du mariage, on y trouve souvent le conflit. Le mariage implique une rupture brutale avec le passé. La jeune fille trouve l'angoisse de quitter le foyer paternel. Le sentiment ardent pour ses parents, ses soeurs ou l'attachement à ce foyer lui rend insupportable l'idée de se soumettre à "un mâle étranger!" Mais c'est la pression que la société exerce sur elle qui l'encourage à se marier, elle veut une existence normale d'épouse et de mère, l'existence reconnue comme valable par la société. Donc, ce n'est pas toujours par amour que se décide un mariage. En se plaçant sous la protection d'un homme, elle abandonne sa propre liberté et comme il n'y a ni amour, ni individualité hors de la liberté, le mariage est le plus sûr moyen de tuer l'amour.

Dans la vie conjugale, il existe une différence fondamentale entre l'homme et la femme. Pour l'homme, le mariage délivre l'individu de sa solitude, "il le fixe dans l'espace et le temps en lui donnant

¹ Denise Dubos-Jallais, "La Papesse Simone", Elle (7 février 1975), p. 7.

un foyer, des enfants..."¹ Mais la femme doit assurer sa propre sécurité en reconnaissant son immanence et son infériorité. Donc dans le nouveau foyer, les mouvements de la vie chez les deux époux se déroulent de manière tout à fait différente.

"...(à l'homme) le mariage permet précisément l'heureuse synthèse; dans son métier, dans sa vie politique il connaît le changement, le progrès, il éprouve sa dispersion à travers le temps et l'univers; et quand il est las de ce vagabondage, il fonde un foyer, il se fixe, il s'ancre dans le monde; le soir, il se rassemble dans la maison où la femme veille sur les meubles et les enfants, sur le passé qu'elle emmagasine. Mais celle-ci n'a pas d'autre tâche que de maintenir et entretenir la vie dans sa pure et identique généralité; elle perpétue l'espèce immuable, elle assure le rythme égal des journées et la permanence du foyer dont elle garde les portes fermées; on ne leur donne aucune prise directe sur l'avenir ni sur l'univers; elle ne se dépasse vers la collectivité que par le truchement de l'époux."²

Très souvent la femme mariée est esclave. Vouée à la répétition du geste quotidien, des tâches domestiques, elle n'a pas de prise sur l'avenir, elle ne produit rien par son action : laver, essuyer, raccommoder... On a parlé du manichéisme de la ménagère qui se situe entre deux principes opposés : la propreté, la malpropreté. Et elle ne peut jamais arriver à ses fins, elle doit toujours reprendre le même travail. Il est vrai que certaines femmes éprouvent la joie et la fierté à "Transformer la prison en royaume". Mais Simone constate que ces efforts sont vains car elle ne crée rien de neuf mais piétine encore dans la répétition.

De l'antiquité jusqu'à nos jours, la condition essentielle de

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 30.

² Ibid., II : 15.



la femme n'est d'abord que " le service du lit et le service du ménage." Et on voit souvent la résignation complète des femmes à ce sort. Contrainte d'engager dans le mariage tout d'elle-même, elle n'a pas de métier, pas de capacités, pas de relations personnelles, son nom même n'est plus à elle; " elle n'est rien que la moitié de son mari "1 Si le mari l'abandonne, elle ne trouve aucun secours, elle n'a rien et n'est rien. Simone exprime encore sa pitié pour ces femmes 30 ans après la rédaction du " Deuxième Sexe " :

Jamais je n'ai vu des femmes tombées dans des abîmes
de désespoir aussi profonds qu'une femme mariée
soudain abandonnée.²

La cause de la résignation chez la femme vient aussi d'elle-même. C'est souvent que la femme est beaucoup plus jeune que son mari. On prend souvent pour des différences de sexe les conséquences d'une inégale maturité. Voilà ce qui correspond aussi à la formation dès la jeunesse. Elevée dans le foyer clos, dans l'état d'ignorance, en beaucoup de cas, la femme est une enfant parce qu'elle est en fait très jeune. C'est aussi souvent que le mari possède une supériorité intellectuelle : " Il est au courant des affaires du monde car elles sont aussi ses affaires. Il connaît l'épreuve de la réalité, possède le goût de raisonnement, celui de critique "3 Enfermée chez elle, la femme demeure aussi enfermée dans son histoire individuelle, séparée de la vie mondaine. En plus c'est parce que le mari est souvent plus âgé

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 106.

² Madeleine Chapsal, " Simone de Beauvoir une femme qui parle parmi les femmes", Elle (12 février 1979), p. 12.

³ Ibid., II : 94.

qu'elle, qu'il possède le prestige d'être "le chef de famille". La loi et les moeurs aussi s'appuient de son côté pour soutenir cet état. Finalement, le résultat c'est que le mari voit dans sa femme "un bébé", la jeune femme regarde dans son mari la figure de tout ce dont elle doit dépendre :

Il est un demi dieu de prestige viril et destiné à remplacer le père : protecteur, pourvoyeur, tuteur, guide; c'est dans son ombre que la vie de l'épouse doit s'épanouir, il est le détenteur des valeurs, le garant de la vérité, la justification éthique du couple.¹

Pour les couples modernes, il paraît que la forme traditionnelle du mariage est en train de se modifier. Les époux sont presque des égaux; ils se choisissent plus librement qu'autrefois et se séparent beaucoup plus aisément. La différence d'âge et de culture est moindre entre les époux. La femme ne passe plus ses journées à attendre le mari, mais participe aux associations mondaines. Parfois même, elle exerce un métier pour gagner elle-même sa vie.

Simone dès ce moment là et de plus en plus, revient sans cesse sur la nécessité du travail chez la femme. Une femme qui travaille n'est pas coupée des autres femmes comme celle qui reste à la maison :

Elle peut "parler, se parler". C'est ainsi que les femmes commencent à se connaître, à s'apercevoir que leur malheur s'il est singulier dans sa souffrance est général dans sa condition, que leur force comme pour le prolétariat est dans l'union.²

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 89.

² Madeleine Chapsal, "Simone de Beauvoir une femme qui parle parle parmi les femmes", p.7.

Mais Simone nous fait remarquer aussi que la revendication des femmes dans le travail aujourd'hui n'a qu'une figure négative, car on ne considère pas que la femme qui travaille entretient le couple à égalité avec l'homme. Son travail n'est qu'une fatigue supplémentaire. Tout en travaillant, même sous-payée, elle doit travailler double : à la fois sa profession et son ménage. Et il paraît que souvent, la naissance d'un enfant l'oblige à revenir dans son rôle de matrone. Car c'est par l'enfant qu' "elle achève de se réaliser sexuellement et socialement, c'est donc par lui que l'institution du mariage prend son sens et atteint son but".¹ C'est l'enfant qui est sa justification aux yeux d'autrui, mais aussi, rend parfait son asservissement dans la vie conjugale.

Tout ce que dit Simone de Beauvoir peut être vrai. Ce n'est pas sans raison qu'elle condamne cette institution du "mariage carrière", ridiculisant la chasse au mari, l'art de l'attrapper, de le retenir. Non sans raison elle blâme la politique et la morale qui ont fondé le mariage sur une hiérarchie des sexes et en ont réservé à l'homme la conduite et la direction. C'est vrai que le mariage de convenance est une "monstruosité" et que la fidélité n'a de sens qu'autant qu'elle est "spontanée", mais Suzanne Lilar a dit à ce propos :

... Vu sous cet angle le mariage glisse aisément à la médiocrité et l'ignominie, mais l'angle est faux. Il part de l'idée que le mariage est incompatible avec l'amour.²

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 133.

² Suzanne Lilar, Le Malentendu du Deuxième Sexe, p. 140.

Nous faisons volontiers nôtre cette critique parce que tout mariage qui n'est pas fondé sur l'amour ne peut être qu'une terrible servitude.

Les chrétiens aussi ont fortement réagi contre les affirmations de l'auteur qui ne voit dans la dimension sacrée de l'amour que de la magie et dans le sacrement que l'aspect extérieur, le mariage n'étant que

... une tartuferie ou un expédient pour forcer la liberté de l'autre, alors qu'en fait c'est un acte de foi en l'amour, un pari sur sa solidité, sa résistance au temps, pari dont on prend à témoin Dieu.¹

De même Laurent Gagnebin dans son ouvrage : "Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence" s'oppose à Simone de Beauvoir parce que, d'après lui, le christianisme n'a pas aggravé le sort de la femme. Il l'a mis bien au contraire, sur le même pied d'égalité, en proclamant la monogamie, l'indissolubilité du mariage et l'exigence d'une fidélité réciproque. D'après lui aussi c'est la moins mauvaise solution pour préserver la dignité de la femme.

Cependant, même sans accepter le principe chrétien, il faut reconnaître la position de Geneviève Gennari qui dit :

Sur quelque plan qu'on se place, le fait est là, aveuglant : on n'a encore rien trouvé comme relation de base entre l'homme et la femme pour remplacer le mariage.²

Que ce soit en Russie Soviétique, en Chine populaire, en Amérique ou en occident, le mariage demeure un institution fondamentale ...

¹ Suzanne Lilar, Le Malentendu du Deuxième Sexe, p. 143.

² Genevieve Gennari, Simone de Beauvoir, p. 94.

La mère

La mère est trop souvent asservie à sa fonction de reproduction. Cette tâche l'oblige à rester dans la passivité pour longtemps. Au lieu que la maternité soit " librement assumée et sincèrement voulue ",¹ elle est souvent imposée brutalement. On dit que la maternité est un destin, une situation que la femme ne parvient pas à contrôler ; elle est faite pour souffrir, et elle le croit. Simone accuse l'interdiction de l'avortement comme l'hypocrisie de la société patriarcale et bourgeoise. On considère l'avortement comme un crime contre la morale mais on se tait devant la guerre. L'Eglise aussi, qui est accusée d'avoir organisé les massacres de l'Inquisition et couvert bien des guerres, maintient son veto en matière d'avortement. Pourtant ni les lois ni la morale ne peuvent le limiter. Chaque année, de nombreux avortements ont lieu clandestinement. Et souvent, ce sont les partenaires masculins qui, pour conserver leur liberté, poussent leur femme à avorter. Voilà qui est bizarre car en affirmant le sens de la féminité à travers la maternité, ils acceptent l'avortement comme une solution commode. Pour Simone, le contrôle des naissances et l'avortement doivent être libéralisés pour permettre à la femme d'assumer librement sa maternité, sa liberté et la responsabilité de son corps avec l'enfant qu'elle va mettre au monde .

Durant la grossesse, on découvre deux facteurs psychiques chez la femme. En général, on remarque que " ...elle est partagée

¹Charles Moeller, Simone de Beauvoir et la situation de la femme (France : Barliff, 1974), p. 26.

entre la joie de donner la vie et le regret de ne pas jouer un rôle plus actif ".¹ Elle regarde la transformation de son corps. Elle se sent comme un instrument passif ; elle ne crée pas la vie, mais c'est la vie elle-même qui prend sa formation en elle. On trouve souvent sa gêne et son angoisse pour la responsabilité nouvelle. Et il est significatif qu'elle ait besoin de secours extérieur pour se délivrer de cet état. C'est le signe de sa dépendance à l'égard de l'espèce.

L'attitude de la femme envers son enfant est différente selon ses relations avec son mari, avec son passé, avec son occupation et avec elle-même. Mais en général, elle voit dans l'enfant son double. Elle le possède, le domine, elle cherche dans la maternité une compensation à sa situation diminuée ; c'est la même attitude qu'elle avait avec sa poupée, l'objet qu'on lui a donnée pour compenser le vide de sa vie dans son enfance. Si son enfant est une fille, elle cherche à lui imposer son propre destin. " Ce qui était assez bon pour moi l'est aussi pour toi ; c'est ainsi qu'on m'a élevée, tu partageras mon sort "². Et comme on l'a déjà remarqué, le drame de cette instruction se tourne souvent vers le conflit quand la fillette grandit :

...toute sa rancune à l'égard de la vie, elle la tourne contre cette jeune fille, vie qui s'élançe vers un avenir neuf ; elle essaie d'humilier la jeune fille, elle tourne en ridicule ses initiatives, elle la brime. Une lutte ouverte se déclare souvent entre elles ; c'est normalement la plus jeune qui gagne car le temps travaille pour elle : mais sa victoire a goût de faute : l'attitude de sa mère engendre en elle à la fois révolte et remords...³

¹Daniel Armogathe, Le Deuxième Sexe Beauvoir , p. 51.

²Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe , II : 190.

³Ibid., II : 188.

En face du garçon, l'attitude de la mère est tout à fait différente. Elle est fière d'engendrer un héros. Son fils sera un chef, un dirigeant dans l'avenir et " à travers lui, elle possède le monde "1 Mais étant fille ou garçon, en grandissant, l'enfant échappe peu à peu à l'autorité de sa mère et la laisse encore dans son vide.

Ironiquement, Simone nous fait remarquer le rôle éducateur de la femme pour son enfant. En même temps qu'on proclame en tout domaine l'incapacité de la femme, on lui confie la tâche la plus délicate ; la formation d'un être humain ; deux préjugés se lient ici pour enfermer la femme dans l'esclavage de cette tâche ; celui de la maternité et aussi le bonheur de l'enfant dans les bras de sa mère. Mais en réalité, Simone trouve que " la maternité est un étrange compromis de narcissisme, d'altruisme, de rêve, de sincérité, de mauvaise foi, de dévouement, de cynisme "2 On a déjà entendu des récits navrants de mauvais traitements infligés aux enfants. Simone de Beauvoir propose que les enfants soient élevés collectivement pour qu'ils ne deviennent pas le jouet de femmes mal équilibrées. En plus cette éducation collective ne diminue pas leur affection mais au contraire, elle la renforcera en ôtant ce qu'il y a de tendu, de crispé dans la relation à l'enfant.

Ce passage consacré à la mère a provoqué beaucoup de critiques. La plupart reprochent à Simone de Beauvoir de rester étrangère à l'histoire d'amour très simple et très profonde qui se joue entre

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 188.

²

Ibid., p. 182.

la mère et l'enfant dans la majorité des cas. C'est ce qu'exprime Geneviève Gennari :

Toute femme qui dans son corps a porté un enfant,
toute femme qui en a désiré un dans son cœur,
sait qu'il s'agit d'une joie ou d'un désir instinctifs,
reliés à quelque grande loi naturelle... La plupart
des femmes éprouvent en devenant mères, le sentiment
précieux que tant d'êtres humains cherchent en vain
à travers leurs passions et leurs activités, celui
d'être totalement justifié.

Mais nous pouvons porter plus loin notre critique. Les réserves exprimées par Simone de Beauvoir ne sont pas seulement la révolte d'une femme supérieure contre les servitudes de l'espèce. Il s'agit d'un pessimisme fondamental qui s'inscrit dans la philosophie existentialiste athée, contre l'absurdité d'une vie qui se contente de se répéter. Matthieu aussi, dans "l'Age de Raison", trouvait absurde de transmettre à un enfant une vie dont lui-même n'a rien su faire :

... un gosse, une conscience de plus, une petite
lumière affolée qui volerait en rond se cognerait
aux murs et ne pourrait plus s'échapper.

D'autre part il est intéressant de noter le sentiment de la Nausée Sartrienne qu'on découvre dans ce passage, un mot qui revient plusieurs fois c'est "opaque" ou "opacité" qui nous fait penser au "visqueux" sartrien, dans le sens qu'il est opposé à la claire conscience. La répugnance que Simone de Beauvoir exprime pour "le trouble mystère du fœtus" évoque la nausée de Roquetin. Et quand Simone de Beauvoir met l'accent sur l'aliénation que représente la

¹ Geneviève Gennari, Simone de Beauvoir, p. 96-97.

² Jean-Paul Sartre, Les Chemins de la liberté, p. 54.

grossesse, sur l'épreuve de l'accouchement, c'est pour montrer que la femme est devenue un instrument passif de la vie, au service de la vie absurde et non de l'existence consciente. C'est là une idée-force qui revient sans cesse dans les pages du "Deuxième Sexe".

Enfin nous voulons citer aussi FJJ. Buytendijk qui, tout en exaltant la vocation maternelle de la femme dans un livre considéré comme "une réponse à Simone de Beauvoir" écrit pourtant que la nature ne lui prescrit pas la maternité comme sa fin naturelle ou absolue :

... Un tel jugement repose aujourd'hui encore, d'une part, sur la domination de nature sexuelle de l'homme, laquelle voue strictement à la femme un rôle de mère, d'autre part sur une surestimation de l'efficacité technique, qui veut que la femme n'ait de valeur que pour autant qu'elle produise. Comme elle ne tient ordinairement dans la société qu'un rôle secondaire, on peut certes lui confier des tâches auxiliaires, mais il est plus raisonnable de lui faire produire ce dont l'homme est à la vérité incapable : un enfant.

Et Gabriel Marcel,

Il n'est ... pas vrai de dire que la procréation est la fin du mariage. Il faut bien plutôt admettre que l'un et l'autre forment des phases complémentaires d'une certaine histoire que chacun de nous a à vivre, et à travers laquelle il accomplit sa destinée d'être créateur.²

Ces deux citations soutiennent donc la conclusion de ce chapitre sur la mère à savoir que la maternité n'est qu'une des possibilités d'accomplissement de la femme et elle ne peut s'accomplir totalement par la maternité que si elle l'a librement choisie.

¹ FJJ. Buytendijk, La femme, ses modes d'être, de paraître d'exister, cité par Geneviève Gennari, Simone de Beauvoir, p. 100.

² Gabriel Marcel, Homo Viator, cité par Geneviève Gennari, Simone de Beauvoir, p. 100.

Les autres situations de la femme

Après ces chapitres-clés dont nous avons essayé de présenter l'essentiel tout en apportant quelques critiques pour mieux les comprendre, l'auteur aborde encore trois situations : la vie de société, la prostitution, la vieillesse. Nous évoquons ici assez sommairement ces dernières étapes de l'itinéraire physiologique et psychologique de la femme qui continuent à manifester en quelque sorte :

la faillite de la condition féminine... invariablement expliquée par le fait que l'homme aurait refusé à la femme la transcendance.¹

La vie de société

C'est parce que "le couple est une personne sociale" que la femme mariée, elle aussi, a le droit de tenir son rang, c'est la justification de son statut dans la société.

D'abord, depuis hier jusqu'à nos jours, le rôle social de la femme est de paraître quelqu'un aux yeux des autres. Ce devoir à une double valeur pour elle; d'une part, il manifeste son insertion au groupe et exprime sa dignité sociale (son standard de vie, sa fortune, son milieu) d'autre part elle concrétise son narcissisme. Sa vocation n'est que de s'habiller pour sortir ou pour recevoir. Elle sacrifie le temps et l'argent pour sa toilette, la parure. C'est souvent le mari lui-même qui encourage sa femme vers ce narcissisme. "Il veut que sa femme lui fasse honneur; qu'elle soit élégante, jolie, ou du moins bien".² La beauté, le charme, l'intelligence, l'élégance des femmes

¹ Suzanne Lilar, Le Malentendu du Deuxième Sexe, p. 157.

² Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 217.

bourgeoises sont les signes extérieurs de la fortune du mari au même titre que la carrosserie de son automobile. Charles Moeller clarifie cette vie de société de la femme :

La vie de société vient ici relayer celle de la famille. Le but des modes actuelles ne serait pas de révéler la femme comme individu autonome, mais de la couper de sa transcendance, de sa liberté, pour l'affirmer comme une proie devant les désirs des mâles : les jupes et jupons, les souliers fins, les bas fragiles, tout cela l'entrave, l'empêche de se lancer vers un avenir social créateur. ¹

Accompagnées par leur mari dans la vie mondaine, les femmes s'y ennuiant car " elles n'ont rien à se communiquer ". Il apparaît qu'elles sont rassemblées par les obligations mondaines. N'ayant rien de concret à faire, ce n'est qu'une manière de tuer le temps dans leur conversation.

... les femmes, enfermées dans la généralité de leur destin de femmes, sont unies par une sorte de complicité immanente. Et ce que d'abord elles cherchent les unes après les autres, c'est l'affirmation de l'univers qui leur est commun. Elles ne discutent pas des opinions : elles échangent des confidences et des recettes ; elles se liguent pour créer une sorte de contre-univers dont les valeurs l'emportent sur les valeurs mâles : réunies, elles trouvent la force de secouer leurs chaînes ; elles nient la domination sexuelle de l'homme en se confiant les unes aux autres leur frigidité, en raillant cyniquement les appétits de leur mâle, ou sa maladresse... Elle confrontent leurs expériences ; grossesses, accouchements, maladies des enfants, maladies personnelles, soins ménagers deviennent les événements essentiels de l'histoire humaine. ²

Simone affirme aussi qu'en société, la solidarité féminine

¹ Charles Moeller, Simone de Beauvoir et la situation de la femme (France : Barliff 1974), I : 27.

² Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 225

est illusoire. Enfermée dans son isolement, chaque femme souhaite saisir les valeurs masculines et devient par là même hostile aux autres femmes.

Les femmes sont les unes pour les autres des camarades de captivité, elles s'aident à supporter leur prison, même à préparer leur évasion : mais le libérateur viendra du monde masculin.

L'adultère dans la vie conjugale est traité par Simone comme une tentative de fuir sa condition. De même que la jeune fille rêve d'un libérateur qui l'arrachera au foyer paternel, la femme aussi attend que l'amant la délivre du joug conjugal. Quelquefois on trouve aussi dans l'adultère la révolte contre sa situation. Etant déçue de ne pas rencontrer l'amour dans le mariage, elle cherche dans l'amant un confident, un témoin qui contemple son personnage de victime, un complice qui l'aide à ravalier son mari. Si l'amant ne joue pas bien son rôle, elle se détourne de lui soit pour se retourner vers son mari, soit pour chercher un autre consolateur.

La prostitution

C'est un autre fait scandaleux chez la femme. Il y a 2 facteurs qui expliquent cette situation : le facteur économique et le facteur psychologique. Au point de vue économique, c'est parce que la société n'a pas été capable de lui fournir un travail, ainsi quand une chance se présente à elle pour gagner une somme d'argent, elle doit l'embrasser. En plus la demande masculine assure très bien la sécurité de ce métier. Sur ce point la situation de la prostituée est symétrique à celle de la femme mariée. Comme a dit Marro "Entre celles qui se vendent

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 225.

par la prostitution et celles qui se vendent par le mariage, la seule différence consiste dans le prix et la durée du contrat."¹ Pour toutes les deux l'acte sexuel est un service, elles tirent les bénéfices de leurs corps. D'après Simone, il existe une grande différence entre la prostituée et la femme mariée au point de vue de l'oppression masculine, c'est que :

...la femme légitime, opprimée en tant que femme mariée, est respectée en tant que personne humaine ; ce respect commence à faire sérieusement échec à l'oppression. Tandis que la prostituée n'a pas les droits d'une personne, en elle se résument toutes les figures à la fois de l'esclavage féminin.²

La prostitution peut être causée par un déséquilibre psychologique. En général, le niveau mental des prostituées est un peu en dessous de la moyenne et "les femmes dont les facultés mentales sont ralenties, choisissent volontiers un métier qui ne réclame d'elles aucune spécialisation."³

Il y a divers degrés dans la prostitution. Les hétaires, les geishas, les courtisanes... sont celles qui prétendent s'associer à l'art. Le dernier avatar de ce genre de prostitution est la star du modèle américain ; "celles qui traitent non leur corps seulement, mais leur personne entière comme un capital à exploiter."⁴ Simone fait remarquer que la prostituée qui ne livre que son corps est

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 247.

² Ibid., II : 247- 248.

³ Ibid., p. 248.

⁴ Ibid.

peut-être moins esclave que la femme qui fait métier de plaire car cette dernière :

... cherche à la capter à son profit , s'offrant aux suffrages de ses admirateurs, elle ne renie pas cette féminité passive qui la voue à l'homme ; elle la doue d'un pouvoir magique qui lui permet de prendre les mâles au piège de sa présence, et de s'en nourrir, elle les engloutit avec elle dans l'immanence.¹

La vieillesse

Pour la femme qui n'a pas trouvé d'équilibre pendant sa maturité, l'existence de la vieillesse est toujours une crise. L'horreur du vieillissement chez la femme âgée se présente dans la crainte de son inutilité. Et c'est parce que la femme a toujours misé sa vie sur son corps, qu'elle craint de perdre son charme érotique ; elle essaie de masquer son corps ; "elle lutte; mais teinture, peeling, opérations esthétiques ne feront jamais que prolonger sa jeunesse agonisante."²

Elle essaie de recommencer, de faire retourner sa vie à la jeunesse. Elle veut persuader autrui que le passage du temps ne l'a pas vraiment touchée :

Elle exagère sa féminité, elle se pare, se parfume, elle se fait tout charme, toute grâce, pure immanence ; elle admire avec un oeil naïf et des intonations enfantines l'interlocuteur masculin, elle évoque volublement ses souvenirs de petite fille ; au lieu de parler, elle pépie, elle bat des mains, elle rit aux éclats. C'est avec une sorte de sincérité qu'elle joue cette comédie. Car l'intérêt nouveau qu'elle se porte, son désir de s'arracher aux anciennes routines et de repartir à neuf lui donnent l'impression d'un recommencement.³

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 266.

² Ibid., II : 280.

³ Ibid.

Mais cette lutte contre le temps est pathétique car elle sait qu'elle n'en sortira pas victorieuse.

Désespérée de lutter contre la fatalité du temps, elle engage un autre combat ; c'est de conserver sa place sur terre ; dans la société et spécialement dans la famille. Déchargée de ses tâches de maternité, la femme âgée découvre enfin sa liberté. Malheureusement, elle ne peut s'échapper de l'esclavage qu'au moment où elle perd toute efficacité, elle ne trouve rien à faire avec sa liberté. Elle sent qu'on la met à la retraite ; inutile, injustifiée ; " Personne n'a besoin de moi ! ". C'est vers ses enfants qu'elle se tourne avec espoir. On voit que son attitude avec son fils et sa fille est différente. Le fils est son héros, son libérateur. Encore, elle veut être à son côté, être comme " sa soeur ". Simone explique ce cas :

C'est du fond de sa féminité que la mère salue en son fils l'homme souverain ; elle se remet entre ses mains avec autant de ferveur que l'amoureuse et, en échange de ce don, elle escompte être élevée à la droite du dieu.

Mais il est dommage que la différence d'âge et de sexe ne lui permettent pas d'être son complice car elle n'est pas au courant de ses travaux et aucune collaboration ne lui est demandée. En plus son fils a déjà trouvé sa nouvelle partenaire et l'épouse va dépouiller la mère de ses fonctions.

Sa fille, son double, elle essaie de la traiter comme une éternelle enfant. S'occupant de sa fille, elle sent revivre sa jeunesse, elle essaie de décider, de choisir tout pour elle et il paraît qu'

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II : 291.

C'est souvent dans la vie mondaine que la femme âgée cherche volontiers du secours " elle se nourrit des présences d'autrui ". Elle compense son inaction en dispersant autour d'elle critiques et conseils même quand on ne les lui demande pas. Si elle a les moyens, elle se met aussi à tenir salon.

Ainsi dans sa vieillesse, la femme s'accroche désespérément à l'existence sans parvenir jamais à la transcender. Ce n'est qu'au seuil de la mort que certaines atteindront la sérénité, la sagesse; encore s'agit-il d'une sagesse stérile et toute négative : elle consiste uniquement à se rendre compte " qu'elles ont été toute leur vie dupées et mystifiées ".¹

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe , II : 421.